

alarmants sur la vaisselle d'argent dont se servaient les propriétaires de l'hacienda.

Plusieurs fois déjà, le cupide guerillero avait fait, devant don Mariano, des allusions à la richesse des royalistes, et, derrière lui, il avait souvent essayé de démontrer à son compagnon que des gens dont une si riche vaisselle chargeait la table ne pouvaient être, dans le fond du cœur, que des partisans dévoués à la cause des oppresseurs.

— Voyez plutôt, disait-il, nous qui sommes de francs et loyaux insurgés, nous en serions réduits, partout ailleurs qu'ici, à nous servir de nos doigts pour fourchettes et de morceaux de galette de maïs pour cuillères.

Et la conclusion de son discours était invariablement qu'il fallait traiter en royaliste un maître qu'on servait dans des plats d'argent ; faire de ces plats des piastres, et réduire don Mariano à la condition de loyal insurgé, c'est-à-dire à l'obligation de manger avec ses doigts comme les insurgés de bon aloi.

Mais Arroyo avait plus soif de sang que d'argent, de destruction que de pillage, et il rejetait les propositions de son associé. Cependant, après qu'il eut été forcé de dévorer, devant son ancien maître et ses deux filles, l'outrage sanglant infligé à sa lâcheté par le capitaine Tres Villas, il reporta sur eux une partie de la haine terrible qu'il avait conçue pour don Rafael.

Peut-être, au moment de fuir l'hacienda trop voisine de celle de del Valle, qui servait de forteresse au redoutable capitaine, y eût-il laissé quelque trace sanglante de son passage, si, à son tour, Bocardo ne lui eût représenté que, une fois débarrassé de sa vaisselle plate, don Mariano devenait dévoué à la sainte cause de l'insurrection et respectable à tous égards ; que les insurgés pauvres pouvaient demander à leurs frères leur argent, mais non leur sang.

L'épaisse intelligence du sanguinaire Arroyo ne se rendait pas bien compte de la valeur des raisonnements de Bocardo ; mais il se laissait assez volontiers guider par son astucieux compagnon, quitte à se venger parfois de l'avoir trop docilement écouté, et, pour ne pas trop nuire à la cause qu'il avait embrassée, il se rendit à l'avis de son collègue.

Bocardo fit main basse sur toute la vaisselle d'argent et sur une foule d'autres objets précieux qui ne se retrouvèrent plus dans le partage fait entre lui, Arroyo et les hommes de leur bande, et tous délogèrent une nuit de l'hacienda, non sans de vives appréhensions de voir à leurs troussees l'un des terribles hôtes del Valle, don Rafael ou le capitaine Cadelas.